

Des langues et des mondes

Par Ninon Duhamel, septembre 2021.

« Qu'est-ce que cela signifie au juste : savoir plusieurs langues ? Peut-être : avoir plusieurs cordes à son arc. Plusieurs langues, ce sont plusieurs mondes, plusieurs façons de s'ouvrir au monde. Il n'y a pas d'abord les choses et ensuite les mots, il est compliqué de savoir dans quel sens s'impose cette relation. [...] Je crois que le mot travaille la chose, la fait être d'une certaine manière. [...] Voilà ce qui m'intéresse tant dans la différence entre les langues : comment chacune dessine à chaque fois quelque chose comme un monde ou une vision du monde, et comment ces mondes entrent en contact. Parler plusieurs langues revient donc à avoir plusieurs mondes à sa portée, qu'on peut mettre en comparaison les uns des autres. »

C'est ainsi que la philosophe Barbara Cassin définit, lors d'une conférence en 2010¹, la différence entre les langues : parce qu'elles portent avec elles une façon de désigner les choses qui nous entourent (le paysage, les objets, les rapports humains...), chaque langue « dessine le monde ». La pluie et la neige, par exemple, peuvent se décrire de multiples manières, selon que l'on parle français, basque ou inuit. Ou encore, dans la langue japonaise, le verbe « être » n'est pas utilisé, alors qu'en breton, c'est le verbe « avoir » qui n'existe pas. Toutes ces spécificités et ces différences d'une langue à l'autre, tant dans leur vocabulaire que dans leurs constructions, traduisent une « façon de voir ».

Toutefois, si la langue influence notre manière de vivre, de parler ou de penser, elle n'est pas non plus ce qui nous détermine entièrement, ce qui nous ferait *être* comme ceci ou comme cela. La langue est une matière personnelle et intime, poreuse et mouvante : chaque sujet parle une langue façonnée par son propre corps, son histoire personnelle, son héritage, ses déplacements, ses rencontres... Mais alors, y a-t-il autant de mondes qu'il existe de langues et de gens qui les parlent ? Au sein de cette grande tour de Babel, comment cohabitent ces multiples réalités, que la diversité des langues et des individus implique ? Comment la traduction permet-elle ce déplacement d'une « vision du monde » à une autre ? Qu'est-ce que cela signifie, être entre plusieurs langues ? Que nous apprennent le multilinguisme et la traduction sur les notions d'identité et d'altérité ?

Ces vastes questionnements ont fait l'objet de réflexions, de discussions et d'expérimentation lors de rencontres au cours de l'année 2020-2021, entre les étudiant.e.s de « l'Atelier des Langues », atelier de recherche et de création du programme PiLAB de l'École supérieure d'art et de design de Marseille-Méditerranée, l'artiste Marianne Mispelaëre, l'enseignante Franca Trovato, les interprètes en langues des signes², et moi-même. Entrecoupés et plusieurs fois reportés, nos échanges ont été limités par la crise sanitaire : distance, incertitudes,

¹ Barbara Cassin, *Plus d'une langue*, Les petites conférences, éditions Bayard, 2019, p. 21-22.

² Natacha Andreis, Fabienne Guiramand, Carole Gutman, Julie Klene et Aude Jarry.

silences, conversations par emails, rencontres suivies en visioconférence pour certain.e.s... des conditions qui, dans le cadre d'un programme proposant de réfléchir au langage, aux interactions et à la traduction, ont constitué un cadre particulièrement complexe, avec lequel nous avons dû composer.

En octobre 2020, je rencontrais pour la première fois le groupe d'étudiant.e.s participant.e.s à l'atelier – tout.e.s bilingues ou sensibles à la question des langues. À travers une présentation croisée de mes projets de recherche et de leurs propres travaux, nous avons évoqué ensemble de nombreux sujets, ouvrages, œuvres et documents en lien avec le thème de la parole et des langues. Nous avons parlé des accents, des dialectes, des langues régionales et des connotations sociales et politiques qui y sont attachées. Nous avons aussi abordé les relations entre langues orales et langues des signes, et interrogé la notion de discuté de traduction, à la fois comme processus linguistique permettant le passage entre les langues, mais aussi comme transformation d'un état vers un autre (du son au visuel, de la pensée à l'écriture...).

Six mois plus tard, en février 2021, Marianne Mispelaëre rencontrait également les étudiant.e.s pour une semaine d'atelier intitulé « Standpoint : les langues à travers lesquelles je vois ». Partant de l'idée qu'une langue est un point de vue sur le monde, ils ont ensemble creusé le sujet, pour imaginer une série de protocoles – des énoncés qu'ils ont ensuite traduit en actions – illustrant plusieurs problématiques liées à la traduction. Une partie de leurs conversations m'a été transmise sous la forme d'enregistrements audio : la pluralité des voix, des accents et des prises de paroles (en français oral, en langue de signes française traduite par des interprètes, ainsi qu'à distance en visioconférence), faisait encore résonner pour moi la notion de multilinguisme.

Enfin, pour parer aux contraintes que nous imposait les restrictions sanitaires (distance physique, contrôle des déplacements, fermeture des lieux culturels, etc.), il fût décidé que les expérimentations et productions artistiques résultant de ces moments de rencontres seraient rassemblées et restituées sous un format digital, hébergé sur le site internet du MAC VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, partenaire de l'École d'art de Marseille. En écho aux créations issues de cette première occurrence de l'Atelier des Langues, ce texte rassemble et met en lien les réflexions que nous avons menées à propos de la diversité des langues.

Une langue dessine le monde

« Quand tu ne connais pas ta langue, alors tu ne sais pas ce que signifie ce qu'il y a autour de toi »³ confiait Margaret Two-Shields, américaine d'origine sioux, à Marianne Mispelaëre lors d'une conversation enregistrée en 2017. Alors qu'un mouvement de résistance s'organisait contre l'installation d'un pipeline sur le territoire de la réserve de Standing Rock (Dakota, USA), la militante raconte la disparition progressive des langues des premières nations, abandonnées sous la

³ « *You don't know what this is all about* », traduction de l'anglais par Marianne Mispelaëre.

contrainte et la domination coloniale au profit de l'anglais. Conséquence de cette acculturation forcée, les jeunes générations renoncent, encore aujourd'hui, à la pratique de leurs langues d'origine, se privant ainsi d'une partie de leur identité. Au micro de l'artiste, l'américaine défend l'apprentissage des langues autochtones comme réparation du lien rompu, permettant de se réappropriier un autre regard possible sur le monde : « Quand ils commenceront à apprendre leur langue, alors ils verront à l'intérieur d'eux-mêmes. Grâce à la langue Dakota, ils verront toutes les couleurs » disait-elle à propos des membres de sa communauté.

Ce parallèle entre la langue et le regard a constitué la base du projet *Standpoint*⁴ que Marianne Mispelaëre a proposé de prolonger dans le cadre de l'Atelier des Langues. En anglais comme en français, le point de vue (« Standpoint ») désigne à la fois un endroit depuis lequel on regarde quelque chose, et une opinion personnelle, une manière d'envisager une question, un sujet. Partant de cette polysémie, l'artiste et les étudiant.e.s ont décortiqué les liens entre la langue et les notions de vision, de perspective, d'espace et de point de vue, dans toutes leurs acceptions. Comment la langue influence-t-elle notre conception du monde? Et inversement : comment le réel, le paysage, ce qui nous entoure, façonnent-ils les mots, les sonorités, les idiomes qui font une langue ?

a	<i>Alngith</i> Queensland, Australia Silence by 2003	<i>Margu</i> Northern Territory, Australia Silence after 2000	<i>Bigambal</i> New South Wales, Australia Silence since 1996	<i>Unggumi</i> Western Australia, Au Silence since 1996
a	<i>Flinders Island</i> Queensland, Australia Silence since appr. 2000	<i>Umbugarla</i> Northern Territory, Australia Silence since appr. 2000	<i>Bunganditj</i> South Australia, Australia Silence	<i>Djiwarli</i> Western Australia, Au Silence since April 198
a	<i>Pitta Pitta</i> Queensland, Australia Silence after 1979	<i>Ubykh</i> Istanbul Province, Turkey Silence since October 7 th 1992	<i>Badjiri</i> New South Wales, Australia Silence	<i>Dyaberdyaber</i> Western Australia, Au Silence after 1981
ia	<i>Angkamuthi</i> Queensland, Australia Silence	<i>Kungarakany</i> Northern Territory, Australia Silence since 1989	<i>Nganyaywana</i> New South Wales, Australia Silence	<i>Bibbulman</i> Western Australia, Silence
lia	<i>Anguthimri</i> Queensland, Australia Silence	<i>Malaryari</i> Kerala, India Silence	<i>Arakwal</i> New South Wales, Australia Silence	<i>Birrpai</i> Victoria state, Australia Silence

Marianne Mispelaëre, *Bibliothèque des silences*, 2017 – en cours.

Dessin mural in situ au fusain, action performative non annoncée, dimensions variables.

© Photo : Marianne Mispelaëre, ADAGP, Paris.

⁴ Marianne Mispelaëre, *Standpoint*, 2017 – en cours. Vidéo couleur et noir & blanc, son stéréo, durées et dimensions variables. La question : "Dans les réserves indiennes, pourquoi les gens parlent-ils l'anglais plutôt que les langues natives ?" a servi de base à cette conversation. D'autres *points de vue* ont été enregistrés depuis, au Congo-Brazzaville en 2018 et en Alsace en 2019.

Par leur structure singulière, les langues des signes offrent une résonance toute particulière à ces problématiques : liées au regard, elles se parlent avec tout le corps et s'inscrivent inéluctablement dans l'espace. Reposant sur l'iconicité – système basé sur le fait de montrer le réel, par le biais de gestes et d'images codifiés – ces langues « visuo-gestuelles » disent littéralement quelque chose de la manière dont nous nous *représentons* le monde. En langue des signes française (LSF) par exemple, le signe « maison » se fait en dessinant avec ses mains la forme d'un toit et de deux murs, tandis qu'en langue des signes américaine (ASL), le même mot se dit avec la configuration des cinq doigts réunis, allant de la bouche à l'oreille (réunion des verbes « manger » et « dormir »). Entre l'idée du toit qui abrite et celle du foyer où l'on mange et dort, les deux images auxquelles renvoient chacun de ces signes dénotent donc différentes conceptions de « la maison », variant d'une langue à l'autre.

Ainsi, chaque langue serait une voie d'accès, un filtre, une paire de lunettes, nous permettant d'appréhender le monde d'une certaine façon. Car le réel ne peut se penser en dehors du langage – « nous pensons en langues » disait Barbara Cassin⁵. C'est à travers ma langue maternelle, celle dans laquelle je baigne depuis l'enfance, que j'apprends à concevoir les choses du monde. Cette langue est celle qui nous *tient*, parce qu'elle « détermine notre manière de penser, notre manière de vivre, notre manière d'être »⁶. Mais alors, lorsque nous connaissons ou parlons plusieurs langues à la fois, possédons-nous plusieurs visions du monde, séparées les unes des autres ? Faut-il sans cesse changer de focale ? Comment ces « façons de voir » s'articulent-elles ? C'est là tout le problème de la traduction.

La traduction dans le paysage

Pour Claire Placial, spécialiste de l'histoire et de la théorie de la traduction, « l'apprentissage de plusieurs langues n'est pas tant la multiplication d'univers parallèles hermétiquement séparés (quoi que traduisibles plus ou moins bien) que l'expansion d'un seul et même univers »⁷. Si une langue « dessine » les contours du monde, il s'agit d'un dessin évolutif, perméable et surtout, propre à chacun : « Les frontières de mes langues, cumulées, sont les frontières de mon monde. [...] En ce sens ma langue n'est égale à celle de personne. Il ne s'agit pas « du français », mais de ce que je sais du français, et de l'allemand, et des autres langues, dans une perspective toute subjective ». Ainsi, à chaque mot nouveau, chaque langue apprivoisée, chaque frottement avec un autre lexique, c'est le territoire de ma propre langue qui bouge et s'élargit.

Frontière, monde, perspective, point de vue... la question linguistique serait donc liée à celle du paysage, des espaces géographiques. La langue s'inscrit

⁵ Barbara Cassin, « Traduire les intraduisibles, un état des lieux » in *Cliniques Méditerranéennes*, 2014, n° 90, p.26.

⁶ Barbara Cassin, *Plus d'une langue*, op. cit., p. 15.

⁷ Claire Placial, « Les frontières de ma langue sont les frontières de mon monde » in *Langue de feu*, blog, 2014. Ressource en ligne : <https://languesdefeu.hypotheses.org/822>

forcément dans « *un quelque part* »⁸ – tant dans nos corps, singuliers et intimes, que dans l’espace physique, terrestre. Météo, faune, flore, région urbaine ou rurale, montagneuse ou maritime, sont les écrans de nos cultures et des mots que nous inventons. Dans un article paru dans *The Sydney Morning Herald*⁹ portant sur le renouveau des langues aborigènes en Australie, cette imbrication entre la langue et l’environnement apparaît au premier plan. Les propos de l’anthropologue et linguiste Jakelin Troy, auteure d’un ouvrage analysant la grammaire et le vocabulaire des langues de Nouvelle-Galles du Sud, y pointent la relation étroite entre les propriétés géographiques de cette région et la structure des langues qui y sont nées : « Les langues sont liées à la terre : les Gadigals ont beaucoup de mots relatifs aux coquillages et aux rivières influencées par les marées. Les Darugs, eux, ont un vocabulaire très riche en ce qui concerne les poissons de rivière, les oiseaux et d’autres animaux »¹⁰. Plus loin, Anita Heiss, écrivaine en langue Wiradjuri, décrit la façon dont la découverte de la langue de ses ancêtres lui permet d’enrichir sa manière de penser et sa pratique de l’écriture : « Quand vous apprenez une langue autochtone, vous découvrez l’avantage d’avoir des mots pour décrire des choses dont le monde occidental est dépourvu. Des mots comme ‘ngununggula’ qui, en Gundungurra, signifie ‘marcher et travailler à la fois’ »¹¹ cite-t-elle à titre d’exemple.

Prenant racine dans la singularité d’un espace, les langues révèlent ainsi quelque chose de la manière d’y vivre, d’y penser, de l’occuper. C’est donc tout naturellement qu’au fil de leurs réflexions, les participant.e.s à l’Atelier des Langues ont choisi le paysage comme métaphore, comme décor pour matérialiser et y inscrire leurs réflexions. Chacun.e partant de son expérience et de sa connaissance d’autres langues que le français, ils ont réalisé des cartographies mentales ainsi qu’une liste d’énoncés poétiques, rassemblant plusieurs concepts et phénomènes linguistiques.

- **une langue** : Une chambre à soi. Une maison. Un point de vue. Le sommet d’une montagne.

- **la traduction** : Se tourner dans une direction. Franchir un pont. Monter sur le sommet d’une autre montagne. Déconstruire sa maison, la transporter et la reconstruire ailleurs, avec d’autres matériaux.

- **être traducteur** : Être le passeur. Faire le trajet d’une rive à l’autre. Relier deux sommets, deux points de vue.

⁸ Terme repris de la traductrice Sika Fakambi, au sujet de sa traduction du roman de l’auteur ghanéen Nii Ayikwei Parkes, *Notre quelque part*, Paris, Zulma, 2014. Propos cités par Claire Placial, « Notre quelque part, un roman de Nii Ayikwei Parkes traduit par Sika Fakambi : la multiplication des lieux romanesques contre le « point de vue de nulle part », in *Nouveaux Mondes, nouveaux romans ?*, Actes du Congrès de la Société française de littérature générale et comparée, Université de Picardie, 2015.

⁹ Helen Pit, « Le renouveau des langues aborigènes » paru le 16 novembre 2020 in *The Sydney Morning Herald*, relayé en janvier 2021 par *Le Courrier international*, n°1576, p. 36-37

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

- **les intraduisibles** : Faire un détour. Se heurter à des culs-de-sacs. Passer par d'autres chemins.

- **les quiproquos** : Regarder dans la même direction tout en posant son regard sur deux choses différentes.

- **le multilinguisme** : Habiter plusieurs espaces. Avoir plusieurs maisons. Contempler un vaste territoire. Être au croisement de plusieurs routes. Se tourner d'un côté puis de l'autre.

À Marseille et à Toulouse en France, ainsi qu'en Corée et à Taïwan, ils ont ensuite réalisé une série de gestes filmés, chacun dans leurs environnements directs, comme pour interpréter ces formules métaphoriques. Des mains se passent tour à tour quelques éléments du paysage (cailloux, branches, végétaux), comme si traduire, ou du moins côtoyer d'autres langues, consistait à s'échanger des bouts de 'chez-soi', les faisant ainsi circuler dans d'autres sphères. Sorte de haïkus visuels, les vidéos qui résultent de cet atelier illustrent l'ancrage des notions de traduction et de multilinguisme dans une certaine pensée de l'espace, de l'extérieur : si la langue est un point de vue qui nous situe quelque part, connaître plusieurs langues – ou tout simplement savoir qu'elles existent – nous incite à considérer l'ailleurs.

Le rapport à

Lors de nos rencontres autour de cet Atelier des Langues, nous avons toutes et tous fait l'expérience sensible du multilinguisme. Bien que le français oral ait été la langue principale de nos échanges, notre dénominateur commun, elle fut aussi sans cesse teintée d'accents et de traductions, laissant paraître la marque sous-jacente de la présence d'autres langues – italien, polonais, coréen, taïwanais, espagnol, anglais et langue des signes française. La dimension politique des problématiques que nous abordions apparaissait alors : avoir à faire à la diversité des langues implique de comprendre que la nôtre n'est pas la seule possible, que notre point de vue n'est pas le seul valable. Cela nous place dans une « condition de chancelante équivocité »¹² : parce que les choses peuvent se dire, se voir et s'interpréter de multiples façons, il est impossible d'avoir une pensée du monde comme un tout homogène, univoque, universel, figé.

Naviguer entre différentes langues, c'est donc se mettre en mouvement, faire ce cheminement d'allers-retours réguliers entre plusieurs espaces, conceptuels et géographiques, car « c'est toujours depuis l'extérieur que l'on voit comment cela fonctionne chez soi, c'est hors de son propre territoire que l'on s'en aperçoit » (Cassin). Il y a ainsi dans la traduction, quelque chose qui nous oblige à penser la relation, le *rapport à* – l'autre langue, l'autre personne, l'autre culture, l'autre façon

¹² Terme repris d'Hanna Arendt par Barbara Cassin, *Plus d'une langue*, op. cit. p. 64.

de voir. Pour Antoine Berman, théoricien de la traduction, dont la pensée s'inscrit dans le champ des études postcoloniales, « [l']essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien. »¹³ – un rapport qui chamboule, mais qui nous enrichit.

Réfléchir à la traduction, à ce qui se cache derrière les langues, aux relations qu'elles entretiennent entre elles, c'est donc nécessairement s'ouvrir à l'altérité et à la diversité. Pour le philosophe et écrivain Édouard Glissant, le multilinguisme réside d'ailleurs moins dans la capacité à maîtriser plusieurs langues, que dans la faculté de penser la possibilité de leur existence : « [Le multilinguisme] ce n'est pas une question de parler les langues, ce n'est pas le problème. On peut ne pas parler d'autres langues que la sienne. C'est plutôt la manière même de parler sa propre langue, de la parler fermée ou ouverte ; de la parler dans l'ignorance de la présence des autres langues ou dans la préscience que les autres langues existent et qu'elles nous influencent même sans qu'on le sache »¹⁴.

Parler notre langue ouverte. Voilà ce que nous avons tenté de faire avec les étudiant.e.s de l'Atelier des Langues, à travers chacune de nos rencontres. Et ainsi nous avons expérimenté « l'imaginaire des langues » (Glissant), c'est à dire la présence à toutes les langues possibles du monde, et à ce qu'elles contiennent – leurs paysages, leurs sonorités, leurs histoires, leurs visions.

Ninon Duhamel

Critique d'art et commissaire d'exposition, Ninon Duhamel développe une activité de recherche et d'écriture sur le langage dans les pratiques artistiques contemporaines et s'intéresse à la façon dont les artistes investissent des formes telles que l'écriture, la traduction, la narration, la parole, comme autant de moyens d'expressions permettant d'aborder des problématiques culturelles, sociales et politiques.

Travaillant pour le compte de diverses structures artistiques et culturelles, elle a notamment été responsable de la programmation à La Condition Publique (Roubaix), collaboratrice de l'équipe curatoriale du MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne (Vitry-sur-Seine) ou encore chargée des expositions à La Graineterie, Centre d'art de Houilles, où elle fût la commissaire, en 2020, de l'exposition collective *À Voix Haute*.

<https://ninonduhamel.wordpress.com>

¹³ Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, édition Gallimard, 1984.

¹⁴ Édouard Glissant, *L'imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin, 1991-2009*, édition Gallimard, 2010, p. 28.